

TOM, Contrebandier.

Toute cette large bande de cote qui s'étend de Dunkerque à Furnes ressemble à un désert de sable boulevé par un soulèvement intérieur. La dunes figurent des chaînes de montagnes, des cirques, des ravins, des lits de torrents desséchés, — toute une orographie naïve, à laquelle ne manque même pas l'illusion des glaciers, quand le soleil pâle des Flandres irise les pellicules micacées des cimes.... Et la mer du Nord dévore ce Sahara alpestre, — la mer du Nord, pointe bleue comme la Méditerranée, point glauque comme l'Océan, mais blafarde, striée de bandes jaunes, noires, livides, plus mélancoliques que le ciel triste tendu au-dessus de ses vagues.

A quelques pas de la cote, il n'y a plus de sentier: la mer est maquée par des écrans de sable; aucun point élevé ne signale la route au passant, et lorsqu'on s'engage dans la région sans boussole et sans guide, on s'y égare infailliblement. J'en fis l'épreuve, voici deux ans. J'étais parti de Rosendaël vers quatre heures après midi, prenant comme but de promenade une vieille église dont on apercevait le clocher, au nord, par delà la frontière belge. Le sol déclive s'effondrait insensiblement à mesure que j'avancais: peu à peu le clocher diminua à l'horizon, puis disparut. Je marchai quand même, tâchant de ne pas dévier de ma ligne primitive: mais il fallait bien tourner les monticules et les fondrières: au bout de quelques kilomètres, je ne savais plus où j'allais.

Connaissez-vous ce froid qui effleure l'épiderme de l'homme isolé quand, marchant à travers un pays qu'il ignore, — d'une montagne ou forêt, aux approches du soir, il s'avoue à lui-même qu'il est égaré? Ce n'est pas de la peur, car nul péril ne menace; pourtant c'est un sentiment voisin, né de la conscience qu'on est impuissant à agir efficacement dans la solitude, — du besoin violent de voir: d'entendre, de toucher des êtres humains pareils à soi. C'est aussi l'incertitude de soi: "après" — exceptionnelle dans la vie sociale, l'incertitude du repas prochain, l'incertitude du toit et du lit.... Comme toute émotion un peu rare, celle-ci a sa saveur. J'eus tout le loisir de la goûter et de l'analyser tandis que j'étais à travers les dunes flamandes, en quête d'une habitation ou d'une âme.

Il se trouvait, dans un long chemin de cendre les monts et les vallées de sable, quand brusquement je vis s'allumer à cent pas devant moi une petite lumière — toute vacillante et frêle — pareille à celle qu'aperçurent, dans la forêt, les sept enfants errants du conte de Perrault.

Quelques instants après, je heurtai à la porte d'une de ces maisons peintes en bleu, avec un toit de chaume et des fenêtres carrées à rideaux bien blancs, comme on en voit tant, semées dans la campagne flamande, aux abords de la frontière. Un homme de haute taille, la figure sévère, le poil grisonnant, vêtu de toile comme un chasseur et chaussé de bottes, vint ouvrir.

— Mynheer, bonsoir, fit-il. Je répondis: — Monsieur, pardonnez-moi de vous déranger.... Je me suis perdu dans les dunes, et je voudrais bien savoir où je suis.

L'homme s'effaça pour me laisser entrer: je pénétrai dans une grande pièce carrelée, très propre, meublée en chêne comme une cuisine hollandaise. Une porte était entrebaillée sur la chambre voisine.

— Ici, tu es à la maison du Vert-Buquet, comme on appelle, monsieur, fit mon hôte. Moi, je suis Michel Dewachter. Et le village tout près, c'est Forduyt. — En Belgique? — En France.... Juste à la frontière. — A quelle distance est Dunkerque? — Neuf kilomètres à peu près. — Est-ce que je trouverais une voiture à Forduyt pour m'y reconduire? — Ça.... Bien sûr. Je n'avais pas envie de recommencer ma promenade aventureuse dans les dunes, surtout en pleine nuit. D'ailleurs, au village, on entendait probablement fort mal le français. Je demandai: — Pourriez-vous me conduire jusqu'à Forduyt et me procurer une voiture? — L'homme réfléchit un instant. Puis: — Tout à l'heure.... ou.... ça je pourrai bien faire, mynheer. Mais seulement quand Gudule sera rentrée.... parce que, maintenant, sais-tu? je ne puis pas quitter la maison.

A ce moment, un gémissement prolongé, déchirant, jaillit de la chambre voisine. Michel Dewachter y courut. Par la porte ouverte, je le vis penché sur un lit, et je l'entendis qui murmurait en flamand des mots que je ne compris pas. Quand il revint, ses yeux étaient humides.

— Vous avez un malade? de maudai-je. Il hochait la tête. — C'est Tom, qui va mourir, fit-il. Et comme, sans doute, je n'avais pas l'air de bien comprendre, il ajouta: — C'est Tom, mon chien, que les douaniers m'ont tué, monsieur. Veux-tu le voir?

Je fis signe que oui. Il me précéda dans la chambre, et là je vis ce spectacle singulier: un grand chien jaune, une sorte de lévrier batarde étendu comme un homme sur les couvertures. Du sang se figeait autour de l'oreille droite: une des pattes de devant semblait rognée, et le moignon était enveloppé de lioges sanglants. Son flanc battait avec une rapidité extraordinaire. La langue demeurait des dents, les yeux entre-clos, la bête râlait.

Michel Dewachter s'approcha, baissa le chien moribond sur son pauvre museau frémissant, et dit: — Les voleurs! les voleurs! ils me le paieront, va! — Nous revînmes dans la grande salle. Mon hôte atteignit un broc d'étain dans le buffet et deux grands verres qu'il remplit de bière rouge.

— En attendant Gudule, mynheer, fit-il en me montrant une chaise, nous boirons un coup. Veux-tu manger? Je n'ai que du beurre et du pain, sais-tu? — Merci: je boirai volontiers. Mais je n'ai pas faim. — Et tu fumeras bien aussi? Tiens, voici une bonne pipe, ça je puis bien dire, et du tabac que les douaniers ne voleront pas si tôt.

Les pipes allumées, nous nous assimes près de la table, les verres à portée de nos mains. Michel Dewachter resta quelque temps silencieux. On entendait, derrière la porte entre-bâillée, le râle du pauvre Tom.

Michel dit enfin: — Ce chien, monsieur... croyez-vous qu'il est revenu de Dunkerque, où ils ont dû le prendre, jusqu'ici, tout seul, avec sa patte coupée et deux gros plombs dans les oreilles. Myngot! Voleurs de douaniers! Traiter comme ça une pauvre bête! Mais le premier que je rencontre au bout de mon fusil....

Il but un verre de bière, en deux lampées, puis rendu sans doute expansif dans son chagrin: — Voici cinq ans que cette bête travaillait avec nous, monsieur. Ça, je puis te dire, à toi qui n'es pas un sale douanier, — nous faisons le métier de parici; — nous passons des dentelles, des allumettes, du tabac de Belgique en France. La petite, qui va revenir tout à l'heure, est juste aujourd'hui en route pour le tabac. C'est un bon métier, va; mais rude toute de même.

Je demandai: — Et comment Tom vous aidait-il.... Il faisait le guet? — On voit bien que tu n'es pas de ce pays, monsieur, répliqua Michel Dewachter.... Des chiens comme Tom, sais-tu, on les dresse tout petits à faire le voyage entre deux endroits, de Belgique en France. Après on les habitude à se sauver des douaniers. Pour ça, monsieur, je m'habille avec un habit de ces fameuses-là, et je tape sur le pauvre chien. Chaque fois que je mets l'habit, chaque fois il reçoit les coups. Alors bien sûr, dès qu'il voit le pantalon vert, — courir, se sauver si vite qu'il peut....

— Et c'est le chien qui porte le tabac? — Le tabac ou la fine toile ou n'importe quoi. Tom, mynheer, gagnait souvent trois francs de sa journée, comme un homme. Les voleurs de douaniers dressent bien des chiens, eux aussi, à courir après les nôtres; mais Tom avait de bonnes jambes et ne craignait aucune bête. Seulement le plomb va plus vite que les jambes d'un chien, n'est-ce pas? Un râle plus douloureux interrompit Dewachter. Il se leva brusquement, alla visiter l'animal agonisant et revint en disant très bas: — Il n'en a plus pour longtemps, pauvre bête.

— Mais, demandais-je, pourquoi cette cruauté des douaniers de couper la patte du chien? Michel secoua la tête. — Ah! c'est pour la prime, sais-tu.... Quand ils ont saisi comme ça le chargement d'un chien, ils l'envoient au chef des douaniers, là-bas, en France; et, en joignant au procès verbal la patte du chien, ils reçoivent une prime, beaucoup d'argent, vingt-cinq ou trente francs. Ils étaient pressés, cette fois, probablement, ou bien ils ont cru que le chien était mort. En tout cas, Tom est rentré ici ce matin, sur trois pattes. Des pas résonnaient près du seuil.

C'est Gudule, fit Dewachter. C'était elle, en effet. Je vis une grande fille blonde, sans âge, l'air timide, qui me jeta un coup d'œil défiant et aussitôt se mit à parler avec son père en langue flamande. Tous deux se rendirent au chevet de Tom. J'entendis Gudule sangloter; et telle est la puissance dissolvante des larmes de femmes, que moi-même, je me sentais ému par la mort de ce chien. Gudule entra en s'épongeant

les yeux. Michel Dewachter, qui la suivait, me dit: — Viens, monsieur. Je vais te conduire à Forduyt et chercher une voiture pour retourner à Dunkerque.

Nous partîmes, par un chemin entre les dunes, qui très vite nous conduisit à la grande route, puis au village. Je marchais aux côtés de mon guide silencieux, et je songeais à l'aventure de l'animal fidèle que j'avais entendu râler, tout à l'heure, couché sur un lit comme un chrétien, avec des gens auprès de lui qui le pleuraient comme un parent. La vie entière du pauvre Tom m'apparaissait, je voyais le chien nouveau-né, grelottant et les yeux clos, — une boule de poil jaune collée aux tétines de la mère: — puis le petit chien enfant, gambadant et peureux; puis la bête adulte, dressée par le fouet à se garer du douanier, à fuir, un chargement de tabac sanglé sur le dos.... J'imaginai les chasses, les courses éperdues à travers la dune, les rencontres avec les chiens ennemis, les chiens fonctionnaires nourris sur le budget. Toute une odyssée de dangers, de batailles, de stratagèmes, telle avait été l'histoire du chien contrebandier, jusqu'au jour tragique où, couché sur le flanc par deux balles, on l'avait dépourvu de sa charge et mutilé; — jusqu'à la dernière étape, l'épouvantable retraite de moribond, traînant vers la maison du maître sa patte sanglante....

Et je rêvais à cette âme obscure des bêtes, qui peut réfléchir nos haines, nos dévouements, notre courage et notre ruse, qui les fait agir, combattre, pâtir avec nous, — sans profit pour elles, — rien que pour nous!

LES TROMPETTES.

Au commencement de 1794, le plan de l'Europe, tracé à Londres, était d'agir au nord de la France, sur la position centrale de Landrecies, et de se ruier en suite contre Paris. Le danger était gros, mais l'armée française fut grande.

Elle avait des chefs comme Pichegru, Jourdan, Kléber, Marceau, Kléber et Marceau notamment, Marceau surtout. Sous les ordres de Pichegru, on attaqua sur toute la ligne. L'armée du Nord et l'armée des Ardennes sautèrent à cheval et se mirent à coëllir, comme disait le soldat, "des salades d'acier tous les jours."

Pichegru avait donné le commandement de l'avant-garde de l'armée des Ardennes au général Marceau. Dans cette armée, un corps s'était rendu fameux à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde et à Wattignies: le 11e de chasseurs à cheval. Aussitôt arrivé, Marceau franchit le Sambre et emporta Thun à la baïonnette et au sabre. Le 11e chasseurs s'y comporta bravement; il fut, comme d'ordinaire, extraordinaire.

Marceau devint le lendemain au général Charbonnier: "Annonce à la République que le 11e régiment de chasseurs à cheval a chargé l'ennemi jusque dans ses redoutes et qu'il est rentré dans la ville malgré cent obstacles. Ces chasseurs sont superbes. Dans les rangs, rien ne bouge; et quand le régiment est au feu, les boulets ont beau tuer les hommes, ils meurent sans se plaindre, à l'antique! Tu diras cela de ma part au gouvernement. Salut et fraternité!" — MARCEAU.

Cette lettre enflamma le régiment. Quand un homme la récitait, car chacun la savait par cœur, les jeunes se sentaient pousser des ailes d'anciens: parmi les vieux, les braves devenaient téméraires; ceux qui étaient téméraires devenaient fous, et ceux qui étaient fous demandaient à se faire tuer le plus vite possible.

— C'est jeté, hein! disait le brigadier trompette à ses trompettes: "Les boulets ont beau tuer les hommes, ils meurent sans se plaindre, à l'antique!" — "Qu'est-ce que ça veut dire à l'antique?" demanda un jeune trompette. — C'est la manière ancienne de réagir. Ça veut dire que les hommes, ils meurent sans se plaindre, à l'antique!" — "Qu'est-ce que ça veut dire à l'antique?" demanda un jeune trompette. — C'est la manière ancienne de réagir. Ça veut dire que les hommes, ils meurent sans se plaindre, à l'antique!"

— C'est ça combattre à l'antique, répondit le vieux brigadier. Alors, tu feras attention quand Marceau passera la revue. Faut le remercier du compliment qu'il nous fait. Du nez! du fond! Enlève toi de selle et soufie à mort! Fais-toi manger le pompon par ta trompette! Rage desous. Mets-toi zè dedans, Justin, à force! C'est comme ça l'antique!

Une heure après, la division sautait en selle pour la revue. Le 11e de chasseurs à cheval se rangea dans une plaine, à un quart de lieue de Montigny, où étaient bragués dix-neuf canons autrichiens. Ce fut presque sous leur nez qu'on prit l'alignement.

C'était la première fois que Marceau passait la revue du 11e. Ansel les hommes avaient fait toilette. Leur uniforme était le plus chantant de l'armée: habit vert à trezzes et collette hongroise, parements aorés, tous les boutons blancs, ceinture à la dragonne, giberne et bandoulière comme les huszars. Entre les bottes un carcan gris; le bridon à la hongroise et le schabraque en peau de mouton. Comme équipement, le sabre et deux pistolets. Pour coiffure, un casaque à chenille de crin noir. La-dessous tous les cheveux poudrés, liés en queue par une jolie rosette de cuir noir, les mèches de devant coupées à "l'avant-garde."

— Dommage, murmura Justin, que les sabres et les boulets vont défaire tout ça.... — Quel que tu radotes? grogna le vieux brigadier. Silence dans le rang, crapaud! Les huit trompettes avaient pris place derrière le colonel, deux escadrons à leur gauche, deux à leur droite. Soudain, une petite chose dorée se montra au loin....

Le colonel fit signe au brigadier-trompette. Le vieux soldat se retourna sur une fessée et regarda ses hommes avec son petit œil gris et sauvage. Ce coup d'œil-là en disait long. Puis il leva sa trompette, braquécant, et donna un coup à droite avec son épaule: — "Aux champs!"

La sonnerie commença, glorieuse et allègre. L'état-major grandissait. Boudain, le canon gronda. Une courte fumée jaillit des hauteurs de Montigny, comme une bouffée de pipe....

Presque en même temps, un jet de terre frappa les bottes des trompettes et l'on d'eux se renversa sur le paquetage de son cheval. A ce moment, la sonnerie faisait une pause. — "A moi! A moi! A secourir!" C'était Justin. Un éclat de boulet venait de lui raser la moitié de la tête, toute l'oreille droite, avec un pan de crâne grand comme le fond d'une tasse et peut-être aussi un morceau de jégoette, car il ne savait plus ce qu'il disait.

— Maman!.... Brigadier! A moi! un secours! maman!.... — "Nom d'un sort! grogma le vieux brigadier: ça maman.... et voilà Marceau qui arrive!"

Comme les trompettes se penchaient sur leur camarade, le vieux fit craquer ses grosses dents jaunes. Le premier qui fait des façons, je lui salue la mâchoire en long et en travers! Silence! Le colonel n'a rien vu. Serrez-vous autour de ce brillard; je ne veux pas qu'on l'entende; il embête le 11e. Quand le général sera passé, nous le porterons à l'ambulance. C'est dit, cuit et rebout. Du ventre! A la reprise, et puis à la suite et sans arrêt.

Son bras se redressa et les trompettes, d'un seul coup, entonnèrent la reprise, à plein et à force. Trois hommes s'étaient placés devant Justin, deux autres à ses côtés, le septième et le huitième en queue. Dès lors, plus rien ne bougea de ce groupe serré et retentissant.

Seule, une bonrasque engorgeait les caïvres. Les trompettes donnaient tout leur soufflé. A cette voix stridente, inhumaine, un frisson saisit le régiment: les six cents caïvres honnêtement comme les feuilles d'une forêt, puis tout se fixa et redevenit immobile.

Marceau s'approchait, salué par le vacarme des trompettes. Ils faisaient un bruit si terrible que personne ne devina le drame qui hurlait dans ce bloc d'hommes collés ensemble. Car le blessé criait toujours, étouffé entre les flancs de ses camarades, mais le braillement assourdissant des trompettes recouvrait sa voix comme la mer. La quatrième reprise de la sonnerie suivit la troisième, puis la cinquième suivit la quatrième, sans une seconde d'intervalle. Ce n'était plus un chant de trompette, c'était un charroi aux roulements en mesure; ça boucanait, ça trombonnait, ça tintamarrait à crever les oreilles et à fendre la pelure des yeux. Et le régiment était content. "Où gaillard-là, pensa le colonel, font rage depuis dix minutes, montre en main. Ah! ce jeune Marceau; il est adoré!"

Dans une volute de poussière blanche, on crépitait les galops de son état-major, à quarante toises de son régiment, Marceau parut, bondit, passa. Il sourit en voyant son 11e de chasseurs, beau comme une frise d'Athènes, rien ne bougeant, ni un œil d'homme, ni un orin de cheval: un régiment sculpté en gné Phidias. Et lui non plus ne vit pas, n'entendit pas l'homme pressé, écorché, l'agonisant qui appelait au secours, le soldat "que sa lettre assassinait" en ce moment. Il ne vit qu'un groupe de trompettes, face au ciel, les joues en bombe, les lèvres écarlates sur les embouchures, qui sonnaient comme des démons. Eux aussi, immobiles. Des statues. Autour d'eux, seulement, l'air dansait, balayé par les vi-

brations de leur sonnerie. Au passage de Marceau, ils avaient forcé. Ils ne soufflèrent pas, ils regardaient. Ce fut une explosion qui passait du cor grave au cor aigu et de la crécelle au tonnerre, un tapage, un tintamarrait des cinq cent mille diables comme les trompettes n'en avaient jamais soufflés dans aucun état. Et ce fracas infernal, qui durait depuis dix minutes, se prolongea un quart d'heure. Les huit tritons avaient déjà perdu de vue le char de Neptune qu'ils sonnaient encore; Marceau était loin qu'ils sonnaient toujours, d'un élan de l'insoufflement d'une hurlée ivre et rageuse qui cordait leurs fronts de veines rouges et poussait des fumées aux bords de leurs pavillons. Le régiment s'ébranla. Le colonel, enfin, éperonna son cheval et vint droit au groupe des trompettes.

Il allait parler. Mais ce fut inutile. A ce moment le bras du vieux brigadier se baissait. La sonnerie cessa d'elle-même et les hommes du second rang s'écartèrent autour du cheval de Justin. Un corps tomba. — "Quoi? s'écria le colonel. Un homme mort!"

— A l'antique, répondit le vieux brigadier, comme Marceau les aime: "mort sans se plaindre!"

LES Deux Rayons

Il l'avait trouvée endormie, sous bois, avec un rayon de soleil sur les cheveux.

Oh! ce rayon de soleil! Il croyait le voir encore. Un rayon doré comme un doigt d'Orientale, et qui allait, venait, lentement, à travers les feuilles d'un chêne liège taquinées par le vent frais.

Quoi, certes! un véritable doigt, ce rayon; un doigt qui semblait indiquer tout à tour les perfections de ce jeune corps. — Regarde, mon garçon! As-tu vu souvent des cheveux d'un cuir vire plus fin? une peau d'une transparence plus nacrée? Et cette ligne du cou! Considère cela, mon petit! Un cou rond et gracile, surmonté d'une miniature d'oreille, comme on trouve quelquefois, dans la mer d'Ionie, un fût de colonne antique, avec un coquillage incrusté à la base du chapiteau.... Mais ce n'est pas tout: il y a les épaules, que voici, monsieur le peintre.... Et ce modèle du buste, qu'en pensez-vous? Quant à ces mains, si vous en connaissez qui soient plus dignes de poser sur le front d'un grand artiste la couronne de myrte chère à Vénus....

— Monsieur le rayon de Soleil, vous avez raison! dit l'artiste en relevant ses moustaches d'un doigt aventureux. — Et il alla vers la jeune fille endormie. — Bonjour, la belle enfant! salue-t-il en lui baisant la main....

Il y avait bien dix ans de cela. Que de tableaux il avait brossés d'après Andra, la jolie Andra qui un rayon de soleil lui avait présentée sous un chêne-liège froilé de brise! Et combien il l'avait aimée, dans son pays d'abord, puis à Paris où il l'avait conduite!

Elle aussi l'avait bien aimé, le cher grand artiste qui s'était penché sur elle, un jour de soleil; et son amour avait eu quelque chose de religieux et d'ineffablement doux, comme si le rayon d'autrefois était resté en elle.

Mais les ans font une guerre terrible aux rayons qui se logent dans le corps des femmes et Andra, fruit précoce des pays chauds, devait perdre, plus vite que d'autres, le velouté de sa jeunesse au contact des brises parisiennes. Elle aimait bien encore son peintre, mais d'un amour sans espoir, d'une passion qui se sent mourir. Elle sentait que lui ne l'aimait plus, qu'il avait asséché de l'adolescence exotique trouvée là-bas, au pied d'un chêne-liège, et que bientôt il la ramènerait au pays, pour ne l'y plus rejoindre jamais.

Et telles étaient bien, en effet, les secrètes intentions de l'artiste. En vieillissant, l'amie lui semblait avoir perdu tant de qualités précieuses d'autrefois! Que de femmes paraissent avoir moins de bonté parce qu'elles ont moins de jeunesse! Les yeux d'un homme se trompent si facilement! La beauté ressemble au soleil; les yeux qui la regardent sont trop éblouis pour voir les taches.

Cette pauvre Andra devient insupportable, pensa l'artiste quand il eut quarante ans, et il est temps de lui dire bonsoir. Tenant à bien faire les choses, il acheta une villa fleurie au pays d'Andra, une petite maison à terrasses, laissant entrer la lumière par de larges baies extasiées comme des yeux et s'accotant à un bois de chênes-lièges.

Quand la villa fut acquise et meublée, il partit avec sa mélancolique amie. Il avait résolu de passer là trois ou quatre jours et, une nuit, il s'en irait, sans explications pénibles, laissant seulement au chevet d'Andra une lettre d'adieu. Dans cette lettre, il la priait d'accepter la maisonnette en souvenir des beaux jours; et il lui souhaitait une heureuse vieillesse avec beaucoup de siestes.

Sait-on combien coûtait, au milieu du XIXe siècle, le voyage de Paris à Bruxelles en diligence? Dix francs. Le 1er janvier 1841, la maison Van Gend et Cie, de Bruxelles, — instant contre les Messageries royales de France, — avait établi un tarif au rabais. Et pour deux pièces de cent sous, on franchissait en voiture, les quatre cents kilomètres qui séparent Paris de Bruxelles.

sous les chênes-lièges et quelques rayons de soleil sur ses cheveux blancs....

Or, le soir fixé pour la séparation, la lettre étant cachetée et la place retenue au Sud Express, le peintre eut la fantaisie de se promener un instant au clair de la lune avec l'ancienne amie, sous les chênes-lièges de la villa. Andra ne se doutait de rien. Elle accepta le bras qu'il lui offrait et alla, rêveusement, sous les chênes gris poudrés de lune.

La nuit avait des ténèbres apaisantes. L'herbe morte vibrât sous des ronzons d'insectes. Andra voulut s'asseoir sur cette herbe chaude et, son tempérament indolent reprenant ses droits, elle ne tarda pas à s'endormir. La lune montrait des risettes bleues à travers le feuillage.

Et, bientôt, le peintre vit un rayon se poser sur les cheveux de l'ancienne amie. Oh! ce n'était plus le rayon ardent d'autrefois, non! Celui-ci avait bien plus de douceur et de mystère! Sous sa lumière vaporeuse, la tête d'Andra s'illuminait d'un nimbe léger, et, peu à peu, les ans s'évaporaient, semblait-il, comme une rosée d'hiver. Oui, ce rayon de lune, verseur d'illusions, la refaisait jeune, la remontait jolies. Comme un doigt miraculeux, il effaçait des rides par là; et le duvet de l'adolescence repoudrait le menton, la splendeur du premier amour émanait de nouveau du visage épanoui. Et grâce au vent nocturne qui jouait dans les chênes, le rayon allait, venait, se posant tantôt sur l'épaule, tantôt sur le buste, montrant une fois le modèle d'un bras, une autre fois la finesse d'une main, d'une main toujours nacrée et digne de couronner de myrte le front d'un grand artiste.

— Eh bien, monsieur le peintre, où aviez-vous donc les yeux? semblait-il dire en dansant au gré de la brise. Andra n'est-elle pas encore Andra! Et si ce brutal de soleil ne lui est plus favorable, moi, la caressante lune, j'ai je n'ai jamais montrée plus belle, plus émue, plus susceptible de véritable amour? Souviens-toi, mon ami! ferme à moitié les yeux et l'Andra jadis te sera restituée avec toutes les grâces de son corps, avec toutes les mélancolies du passé qui devraient te la rendre encore plus chère! Souviens-toi et regarde! A quarante ans, il faut avoir un rayon de lune dans les yeux pour considérer une ancienne amie.... Tiens! moi voilà dans tes yeux! Eblouissement de ma lumière évocatrice, et reviens mettre un baiser sur cette main fine, qui gardera toujours, quoique tu vieillisses, ta jeunesse en ses doigts, comme une fleur penchée.

L'artiste essaya ses yeux. Une larme en tomba peut-être; mais le rayon dut y rester. — Comme autrefois, il s'approcha d'Andra sommeillante: — Eh bien, la belle enfant, tu t'es donc endormie? murmura-t-il en venant lui baiser la main. Rentrons, veux-tu?....

Et, quelque secondes après, la lune, qui allongait des risettes bleues à travers les chênes-lièges, vit des doigts d'homme qui déchiraient une lettre.

La hausse du caoutchouc

La quantité de caoutchouc consommée par le monde est quatorze fois plus forte qu'il y a vingt-cinq ans: elle a passé de 5.000 tonnes à 70.000! La cause en est dans l'extraordinaire développement de l'industrie automobile. Assai le prix en a et il augmenté d'une façon remarquable: le kilo qui valait sept francs il y a deux ans, en vaut trente aujourd'hui. Le meilleur caoutchouc provient de la région de Para (Brésil); mais les Anglais ont fait à Ceylan et en Malaisie, des plantations qui ont pris un énorme développement. Le caoutchouc provient de la sève du "Hevea Brasiliensis," l'espèce la plus répandue. Cet arbre atterrit en six ans une hauteur de 18 mètres et une circonférence de 70 centimètres et peut alors être mis en exploitation. Dans ce but, une série d'incisions en forme d'arc de poisson est pratiquée dans l'écorce et la sève qui en provient est recueillie dans un récipient. Pour transformer ce liquide en caoutchouc, on y trempe un bâton qu'on expose à la fumée provenant de la combustion de certaines noix: cette fumigation a pour résultat d'épaissir la gomme. Au bout d'un instant l'opérateur plonge de nouveau son bâton dans la sève et l'expose à la fumée, il recommence ce manège jusqu'à ce qu'une boule d'une certaine grosseur se soit formée sur le bâton, d'où on la détache pour avoir les poires de caoutchouc brut livrées au commerce.

Boudin à la lyonnaise

Prendre du poulet cru, débarrasser la chair des peaux et des nerfs, la piler dans un mortier avec égal poids de chair de porc frais, y ajouter sel, poivre, et 2 œufs crus entiers. Travailler cette farce en la liant avec un peu de bon lait ou de crème double. La mettre dans les boyaux du porc, les attacher par petits bouillons, les faire pocher à l'eau bouillante salée [opération assez difficile qui doit durer à peu près 3/4 d'heure.] Retirer les boudins, les laisser refroidir, les faire griller dans du beurre.

Etoiles à la vanille

Sucre en poudre vanillé 125 gr. Beurre fin..... 125 gr. Farine..... 250 gr. Lait..... 5 cuil. soupe

Bicarbonate de soude... 1 pincée Mettre le sucre dans une terrine avec le lait et le bicarbonate, lorsque le sucre est fondu, y ajouter le beurre manié avec la farine, pétrir jusqu'à ce que la pâte soit bien unie. L'étendre au rouleau en lui donnant 1/2 centimètre d'épaisseur, la couper en forme d'étoiles, faire cuire au four assez chaud, laisser refroidir ensuite.

Laitue

La laitue fournit un aliment sain, très digestible et calmant. La laitue se mange en salade et cuite. Pour blanchir les têtes de laitue, les jeter entières, après en avoir ôté les mauvaises feuilles et les avoir lavées, dans une grande quantité d'eau bouillante salée: les retirer après dix minutes d'ébullition, les rafraîchir dans une grande terrine d'eau froide, les secouer ensuite en les tenant par le tronc, les presser, les étendre sur un tamis ou sur un linge, puis les assaisonner.

Les médecins chinois

C'est peut-être en Chine, où la carrière médicale est abandonnée aux empiriques, que le pouls joue le plus grand rôle dans le diagnostic des affections. Toutes les maladies doivent être expliquées par le simple examen du pouls. Quand l'empereur est malade, deux médecins sont appelés qui s'emparent chacun d'un des bras du patient, tâtent le pouls et, recueillie dans une profonde méditation, se vont par ce seul examen poser leur diagnostic. Et si les deux diagnostics portés par eux ne concordent pas, les peines les plus sévères sont réservées aux malheureux praticiens. Si c'est une princesse qui est malade, les choses se passent avec plus de rigueur encore. Il n'est pas permis aux médecins de voir la personne qu'ils soignent. Le bras de la malade est passé à travers d'une tenture de soie, l'endroit où se trouve le pouls rend à découvert. Mais sans doute les médecins de la Cour ont des intelligences dans le palais; ils se tiennent au courant de ce qui se passe; connaissent le genre de vie des membres de la famille impériale et s'efforcent à porter des diagnostics habilement coordonnés de manière à éviter le désagrément d'une "saxtonnade."

Pour ne pas changer de numéro

A Londres, les maisons sont souvent numérotées d'une façon si désordonnée qu'il est nécessaire de faire le tour de la rue pour trouver l'adresse cherchée. Or, un jour, en flânant dans Brunswick street, un reporter de nos amis aperçut le numéro 17 entre le numéro 12 et le numéro 124. Intrigué, il frappa à la porte. Une vieille dame vint ouvrir.

— Pardon, madame, pourriez-vous me dire en raison de quelle anomalie votre maison est ainsi numérotée? — Oh! c'est fort simple. "Habitaient autrefois dans Brighton Square le numéro 17, et comme "le suis habitée à mon numéro," je l'ai démenagé avec mes meubles.

Vieilles coutumes

Au milieu du XIXe siècle, un article du code ecclésiastique d'Islande donnait encore aux évêques et aux membres inférieurs du clergé le droit d'empêcher le mariage de toute femme qui ne savait pas lire. Cette prohibition, peut-être exorbitante, était éminemment propre à assurer l'instruction des générations naissantes. Dans beaucoup de paroisses, une petite bibliothèque appartenant à l'église, était mise en circulation parmi les habitants. Le curé lui-même excitait le désir de lire et s'efforçait à rendre les lectures utiles.

CUISINE.

Cerveilles de veau

Les faire dégorger dans l'eau froide renouvelée plusieurs fois, enlever la membrane qui les recouvre, les vaisseaux sanguins. Faire un court-bouillon avec de l'eau assaisonnée de sel, poivre concassé, bouquet garni, carotte, oignons, échalotes, une pointe d'ail, flet de vinaigre ou mieux de jus de citron, y faire cuire les cervelles et les assaisonner.

Boudin à la lyonnaise

Prendre du poulet cru, débarrasser la chair des peaux et des nerfs, la piler dans un mortier avec égal poids de chair de porc frais, y ajouter sel, poivre, et 2 œufs crus entiers. Travailler cette farce en la liant avec un peu de bon lait ou de crème double. La mettre dans les boyaux du porc, les attacher par petits bouillons, les faire pocher à l'eau bouillante salée [opération assez difficile qui doit durer à peu près 3/4 d'heure.] Retirer les boudins, les laisser refroidir, les faire griller dans du beurre.

Etoiles à la vanille

Sucre en poudre vanillé 125 gr. Beurre fin..... 125 gr. Farine..... 250 gr. Lait..... 5 cuil. soupe

Bicarbonate de soude... 1 pincée Mettre le sucre dans une terrine avec le lait et le bicarbonate, lorsque le sucre est fondu, y ajouter le beurre manié avec la farine, pétrir jusqu'à ce que la pâte soit bien unie. L'étendre au rouleau en lui donnant 1/2 centimètre d'épaisseur, la couper en forme d'étoiles, faire cuire au four assez chaud, laisser refroidir ensuite.

Laitue

La laitue fournit un aliment sain, très digestible et calmant. La laitue se mange en salade et cuite. Pour blanchir les têtes de laitue, les jeter entières, après en avoir ôté les mauvaises feuilles et les avoir lavées, dans une grande quantité d'eau bouillante salée: les retirer après dix minutes d'ébullition, les rafraîchir dans une grande terrine d'eau froide, les secouer ensuite en les tenant par le tronc, les presser, les étendre sur un tamis ou sur un linge, puis les assaisonner.